

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 3 (1953)

Heft: 4

Bibliographie: Kurze Hinweise = Brèves notes bibliographiques

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

KURZE HINWEISE BRÈVES NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Die Reinhardsbrunner Briefsammlung. Herausgegeben von Friedel Peeck. Monumenta Germaniae historica, Epistolae selectae, tomus V. Weimar, Hermann Böhlhaus Nachfolger, 1952. XXXI, 97 S. — In Reinhardsbrunn bei Gotha, dem 1085/89 gestifteten Hauskloster der Landgrafen von Thüringen, wurde bald nach 1156 aus ungeordneten Briefblättern ein Lehrbuch der Briefkunst zusammengestellt, worin neben originalen Stücken aus der Klosterkorrespondenz auch Stilübungen und zwei kleine Artes dictandi Aufnahme fanden. Davon ist uns eine etwa 50 Jahre jüngere Abschrift winzigen Formates erhalten, auch sie in Reinhardsbrunn gefertigt, heute in Pommersfelden. Die 102 so überlieferten Briefe umfassen größtenteils nur ein paar Sätze, der längste keine 70 Druckzeilen. Die wirklich ergangenen Texte haben Bedeutung für die thüringische Landes- und Kirchengeschichte. Darüber hinaus finden sich hübsche Beiträge zur Kultur: Bücher- und Bildungswesen, Interna des Klosterlebens, blumige, sinnreiche Salutationen, auch einzelnes zum ritterlichen Stil in dieser vorhöfischen Zeit, z. B. Nr. 43/44: Heinrich der Löwe bietet den Landgrafen zur Waffenhilfe gegen Albrecht den Bären auf, mit der Antwort des Landgrafen, beide kurz und bei guten Formen ganz nüchtern-sachlich, ohne das bald aufkommende höfische Pathos. — Die Sammlung, als Ganzes bisher nur von C. Höfler 1850 ediert, liegt nun in ausgezeichneter kritischer Ausgabe bereit. W. von den Steinen

GEORG GRÜLL, *Die Robot in Oberösterreich.* Forschungen zur Geschichte Oberösterreichs, herausgegeben vom Oberösterreichischen Landesarchiv, Bd. 1, Linz 1952. 307 S. mit 10 Tafeln und 1 Karte. — Robot ist die in Oberösterreich gebräuchliche Bezeichnung für Frondienste (Tagwerke, Tagwan). Der Verfasser gibt vorerst einen knappen Überblick der Entwicklung der Frondienste seit den Volksrechten. Der größte Teil des Buches ist der Neuzeit gewidmet; hier gerät aber der Verfasser in epische Breite. Ermüdend wirken vor allem die vielen Quellenzitate im Text, deren Inhalt sich doch ständig wiederholt. Überhaupt hätte eine Straffung des Buches seinen Wert nicht herabgemindert. Bedauerlicherweise hat es Grill unterlassen, seine

Arbeit in den Zusammenhang der bäuerlichen Rechtsgeschichte hineinzu- stellen. Gerade die Geschichte der Robot hätte eine einmalige Gelegenheit geboten, sich mit Alfons Dopsch und seiner Schule auseinanderzusetzen. Auch die bauerngeschichtlichen Forschungen seiner andern engern Landsleute Otto Stolz, Harold Steinacker und Hermann Wopfner scheint Grüll nicht zu kennen, von der deutschen (Karl Siegfried Bader) und schweizerischen Literatur ganz zu schweigen. Für die Schweiz wäre besonders noch hinzu- weisen auf Erwin Durgiai, Das Gemeinwerk (in Graubünden), Berner Diss. 1943. So stellt denn die Arbeit Grülls vor allem eine umfangreiche Material- sammlung zur Geschichte der Bauernbefreiung dar; sie bietet kulturgeschicht- lich ungemein viel. — Es zeigt sich übrigens wieder einmal, wie ganz anders die Rechtsentwicklung der Bauernschaft in den flachen Gebieten Ober- österreichs verlief als etwa in der Schweiz oder auch in den Bergen Tirols: Die Bauernschaft Oberösterreichs blieb während Jahrhunderten auf einer sozial viel tiefern Stufe stehen, in gedrückter Abhängigkeit von oft rück- sichtslosen Herren.

Ferdinand Elsener

J. H. HEXTER, *More's Utopia, the Biography of an Idea*. Princeton, Uni- versity Press, 1952, 175 p. — *L'Utopie* de Morus a déjà fait couler des flots d'encre. Par son contenu original et mystérieux, cette œuvre a piqué la curiosité des critiques et des historiens. L'on en a fait l'aboutissement de la pensée médiévale ou le pamphlet du socialisme naissant. Longuement, l'on s'est penché sur les passages les plus obscurs, dans l'espoir d'y découvrir, à la lumière d'une interprétation nouvelle, les intentions intimes de l'auteur.

Pour M. Hexter, les obscurités que l'on s'est plu à relever s'éclairent de façon satisfaisante si l'on tient compte de l'ordre de composition des diffé- rentes parties de l'ouvrage. Pour saisir les desseins de Morus, il convient de revivre l'élaboration de son livre. Et c'est à quoi s'attache M. Hexter dans la première partie de son étude (*The Anatomy of a Printed Book*), analyse critique, de caractère presque technique, qui l'amène à distinguer, dans la pensée de l'écrivain anglais, deux préoccupations majeures: Faut-il fonder l'Etat idéal sur la propriété privée ou sur la communauté des biens? Un humaniste chrétien peut-il et doit-il mettre son intelligence et ses conseils au service d'un monarque absolu? A trouver les véritables réponses à ces deux questions, M. Hexter consacre la deuxième et la troisième sections de son ouvrage (*The Discourse of Utopia, The Dialogue of Counsel*). Morus nous apparaît alors comme un esprit étonnamment moderne; ses idées communa- taires et son indépendance dédaigneuse à l'endroit des princes et de leurs cohortes de courtisans flatteurs lui confèrent une humanité qui nous séduit. Mais, dira-t-on, deux ans à peine après avoir écrit son *Utopie*, Morus entraît au service d'Henri VIII. Reniait-il ses principes? Laissons quelque vingt ans s'écouler. La condamnation et l'exécution de Morus en 1535 apporteront, aux théories de *L'Utopie*, une tragique confirmation.

Ernest Giddey

Montreux. Origines, histoire, littérature, chroniques, légendes et coutumes. Montreux, Imprimerie Corbaz, 1950. 285 p., planches. — Par Rousseau, l'agglomération paroissiale de Montreux est entrée depuis bientôt deux siècles dans la littérature européenne, et depuis une centaine d'années elle suit les

voies d'un développement intensif à tous égards. Aussi a-t-elle déjà été l'objet de divers travaux historiques. Ainsi le *Montreux* d'Eug. Rambert (1877), sous-titré «Histoire et Tradition», et les articles importants de Ch. Gilliard, dans le *Dict. hist. et géogr.* de Mottaz, sur le *Châtelard* et *Montreux*. Paru en 1913 en 2^{me} édition, le *Montreux* de G. Bettex donne plus de place à la description qu'à l'histoire. C'est également le cas du *Montreux* des Editions Corbaz qui s'adresse aussi au grand public et se propose «de faire connaître le rôle que notre région a joué dans la littérature du XVIII^{me} et du XIX^{me} siècle».

Cela étant, cet ouvrage ne saurait être examiné selon des critères scientifiques définis, d'autant plus qu'il doit beaucoup à Rambert et qu'il apparaît dans sa conception générale comme une refonte du *Montreux* de Bettex. Mais il s'en distingue avantagement par son plan clair, équilibré, par sa belle tenue littéraire et par une parfaite présentation.

Une alerte introduction géographique ouvre la voie à un chapitre étendu d'histoire locale où, un peu à la manière d'une chronique, sont évoqués les âges reculés. La période féodale et savoyarde, dont les châteaux de Chillon et du Châtelard sont le permanent rappel, est traitée trop succinctement peut-être, les pièces d'archives essentielles étant présentées chemin faisant. Il en va à peu près de même du régime bernois et de sa chute en 1798.

Montreux dans la littérature fait la matière du chapitre suivant, l'un des mieux venus du livre. Des pages excellentes y rappellent les séjours à Montreux de Rousseau, de Byron, du doyen Bridel, de Vinet, d'Amiel et d'autres éminents amis de ce coin de terre dont ils ont dit la beauté unique. Mais Ruskin, Tolstoï, Hugo, Romain Rolland, ainsi que d'autres étrangers illustres, comme Edgar Quinet (dont on a reproduit diverses lettres étrangères au sujet du livre), le président Krüger, Gambetta, l'impératrice Elisabeth, des peintres et des musiciens célèbres, ont aussi une place en ces pages. Leur souvenir, en effet, n'est-il pas inséparable de Montreux ?

La suite, qui comprend l'histoire purement économique des XIX^{me} et XX^{me} siècles, forme un tableau suggestif du développement rapide de la Riviera vaudoise. Sur l'épanouissement des entreprises hôtelières, ferroviaires et bancaires il y a là une abondance de renseignements précis que l'on chercherait vainement ailleurs. L'importance des divers chemins de fer de la région y est mise en particulière évidence, mais l'ensemble de ce développement, marqué de fortes dépressions et de difficiles rétablissements, en ressort fort bien. Le tableau des écoles, des églises, de l'administration communale, des forêts et des pâturages, ainsi que diverses statistiques, complètent cette partie. Quant aux chapitres finaux, ils rapportent quelques légendes et coutumes locales ou proposent des itinéraires de courses régionales particulièrement attrayantes.

Venu à son heure, ce livre offre de l'ancien Montreux et de l'agglomération actuelle une image ample, précise et d'une réelle valeur. L'illustration en noir et en couleurs fait honneur à la Société éditrice. Emile Küpfer

TOBIAS TOMAMICHEL, *Bosco Gurin, das Walserdorf im Tessin*. Volkstum der Schweiz. Hg. von der Schweizerischen Gesellschaft für Volkskunde, Bd. 9, G. Krebs Verlagsbuchhandlung AG, Basel 1953. 155 S., Ill. — Es ist immer

packend, Weltgeschichte im kleinen Erdenwinkel ablaufen zu sehen. Die großen Zusammenhänge gewinnen dabei konkretere Gestalt und warmen, menschlichen Gehalt. Ein ländlicher Rechtsstreit aus dem 18. Jahrhundert, eine Gemeindeordnung aus derselben Epoche, eine Übersicht und Deutung von Bevölkerungszahl und Viehbestand, Arbeitsweisen und traditionelle Bräuche, die hartnäckigen Kämpfe um die Erhaltung der sprachlichen Eigenart im 19. und 20. Jahrhundert, — das sind nur einige Details aus der reichhaltigen Monographie, welche uns die Geschichte und das Wesen der Walser Gemeinde Bosco Gurin schildert. Der Leser lernt den Aufbau einer Berggemeinde kennen; ein Überblick über den mutmaßlichen Verlauf der Walserwanderung, eine Zusammenstellung der sprachlichen Eigenarten dieses alten Dialektes, — alles aus besten wissenschaftlichen Quellen — dazu einige Kapitel Volkskunde (Hausbau, Brauchtum, Tier und Pflanze) machen aus diesem Bändchen eine knappe Einführung in diese Zweige der Wissenschaft. So haben wir eine Synthese dessen, was sonst nur bei Spezialisten verstreut zu finden ist.

Tobias Tomamichel hat mit diesem Büchlein seiner Heimatgemeinde ein Denkmal geschaffen, mit derselben Sachkenntnis und Liebe, welche auch aus den zahlreichen feinen Illustrationen des bekannten Zeichners Hans Tomamichel zu uns spricht.

Max Peter

IGNAZ WEILNER, *Gottselige Innigkeit: die Grundhaltung der religiösen Seele nach Johann Michael Sailer*. Verlag Friedrich Pustet, Regensburg 1949. 415 S. — «Der Seele der Sailerischen Geisteswelt nachzuspüren», hat sich der Verfasser in seinem stattlichen Band zum Ziel gesetzt, gleichsam zu jener «unsichtbaren Herzmitte» vorzudringen, von der her Sailer alle Gebiete des Lebens durchformt hat. Dies ist ihm in hervorragendem Maße gelungen. Einleitend umreißt W. in großen Zügen das geschichtliche Erbe Sailers und zeichnet eine knappe Charakterisierung seiner reichen Persönlichkeit. Dann breitet er sein Hauptanliegen aus, Sailers Botschaft von der Innigkeit, und sucht dabei immer von der Oberfläche der bloßen Analyse in die Tiefen ihrer Quellen einzudringen. Überraschend wird einem so die Vielgestaltigkeit des Quellenproblems jener an geistesgeschichtlichen Spannungen so überaus fruchtbaren Epoche zum Bewußtsein gebracht. Die ununterbrochenen Durchblicke von der mehr religions-psychologischen Materie in die mannigfachen geistigen Zusammenhänge und Einflüsse sind gerade für den Historiker von außerordentlichem Reiz.

Weilner nennt seine Arbeit bescheiden «einen ersten Versuch». In Wirklichkeit ist es aber ein wesentlich neuer Beitrag zur Geschichte Sailers und seiner Zeit, der außer die Sailerforschung vor allem den Theologen und Religionspsychologen angeht, aber auch dem Historiker, und insbesondere dem geistesgeschichtlich interessierten Historiker reiche Belehrung und Anregung bietet.

Hans Wicki

HUBERT SCHIEL, *Johann Michael Sailer, Briefe*. Verlag Friedrich Pustet, Regensburg 1952. 719 S. — Auf die hohe Bedeutung von Schiels monumentaler Sailer-Biographie wurde bereits im Jahrgang 1951 dieser Zeitschrift, S. 135f. hingewiesen. Was dort gesagt wurde, wird durch den vorliegenden zweiten

Band durchaus bestätigt. — Schiel will keine vollständige Veröffentlichung von Sailers gewaltigem Briefmaterial bieten, doch wurde, wie er versichert, nichts dem Drucke vorenthalten, «was für Sailers Beurteilung von Wichtigkeit ist oder ihn von einer neuen, ungekannten Seite zeigt». Schiels große Leistung bedeutet viel mehr als bloß eine fesselnde Biographie einer großen Persönlichkeit. Er bietet darüber hinaus in seinen zwei Bänden ein Quellenwerk von vorbildlicher Wissenschaftlichkeit, das mit seinen Anmerkungen zu den Briefen und dem Verzeichnis ihrer Fundorte, mit den biographischen Erläuterungen über die Briefempfänger und einer umfangreichen Übersicht über das gesamte Sailer-Schrifttum, mit dem Personen- und Ortsregister eine fast unerschöpfliche Fundgrube für all jene darstellt, welche sich die Erforschung der geistesgeschichtlichen Zusammenhänge jener bedeutungsvollen Wende des 18. zum 19. Jahrhundert zur Aufgabe gemacht haben. — Auf ein paar unbedeutende Irrtümer, die auf der Fehlesung von Ortsnamen beruhen, sei hier kurz noch hingewiesen. So sollte es S. 121, zweitunterste Zeile, *Bassersdorf* und nicht «Wassersdorf 2 Stunden vor Zürich» heißen, S. 346, Zeile 12 von unten, *Risch* und nicht «Rist am Zugersee», S. 633, in der biographischen Notiz über Georg Sigrist, *Birmensdorf* und nicht «Birrensdorf». Dementsprechend wäre auch das Ortsregister richtigzustellen.

Hans Wicki

KARL BRANDI, *Geschichte der Geschichtswissenschaft*, 1. Aufl. Bonn 1947, 130 S.; 2. Aufl., überarbeitet von WOLFGANG GRAF, Athenäum-Verlag, Bonn 1952, 147 S. (erschieden als Teil der «Geschichte der Wissenschaften», hg. von E. ROTHACKER). — Die erste Auflage war bestimmt, den Studierenden «in der schlimmsten Zeit des Zusammenbruches und der Büchernot als Hilfsmittel und Ratgeber zu dienen». Diese Funktion hat das Büchlein ohne Zweifel erfüllt; da es aber von einem Meister der Geschichtsschreibung verfaßt war, der am Abend seines Lebens die Geschichte seiner Wissenschaft überschaute, so konnte es auch von seinen Fachgenossen nicht unbemerkt bleiben und hatte auch ihnen manches zu geben. Ich denke namentlich an die Zeichnung der Übergänge, an die Ausführungen also über die patristische Geschichtsschreibung und -deutung und an die über die Genesis der auf das Individuelle gerichteten Historie seit dem Ende des 18. Jahrhunderts. Nicht im Sinne einer Notlösung, sondern als Bekenntnis ist es zu werten, wenn Brandi seine letzte Veröffentlichung mit den «unerschöpflichen» Weltgeschichtlichen Betrachtungen Burckhardts abschließt. Er zeichnet eben zum Abschlusse diejenigen historiographischen Kräfte, von denen er selber einst seinen Ausgang genommen hat.

Wie es nicht anders sein kann, fallen dem Leser des kleinen Buches auch einige Dinge auf, die er gerne etwas anders hätte. Vor allem ist es doch allzu sehr deutsch orientiert (was leider auch für die doch in vielem so nützliche «Geschichtswissenschaft» von FRITZ WAGNER, München 1951, gilt). Andererseits legt es den Studierenden zu sehr auf seine Urteile fest und gibt ihm keine praktisch nützlichen Hinweise, also etwa darauf, in welchen Ausgaben die besprochenen Autoren greifbar sind. W. GRAF hat diese Unzulänglichkeiten nicht behoben. Er glaubte, den Brandischen Text an wenigen Stellen ergänzen, namentlich aber ihn auf unsere Gegenwart fortführen zu sollen. Brandis wohl durchdachtes Schlußkapitel wurde zerschnitten und an die Stelle von dessen zweitem Teile ein neues Kapitel über das 19. und 20. Jahrhundert

gesetzt, das mehr als einen Drittel des Bändchens einnimmt. «Um der Stoffmassen Herr zu werden», wählte Graf nun den Ausweg, «die historiographische Entwicklung in engem Anschluß an entscheidende Ereignisse wie die Französische Revolution, die Einheits- und Freiheitsbewegungen oder die Vorgeschichte des 1. Weltkrieges wenigstens in ihren Hauptgelenkpunkten aufzuzeigen. «Wenn wir bemerken, daß auf diese Weise beispielsweise Eduard Meyer, Louis Halphen oder Karl Hampe nicht berücksichtigt werden konnten, daß von all den gewaltigen Forscherleistungen, die das Bild der Geschichte an Breite und Tiefe gewinnen ließen, gar nicht richtig die Rede sein konnte, auch ein Max Weber keinen Platz fand, so sehen wir leicht, wie fragwürdig das Verfahren Grafs ist. Diese Feststellung hindert nicht die Anerkennung, daß Graf mit dem, was er nun wirklich gibt, im ganzen gut orientiert und nützlich unterrichtet. Den Leser dieser Zeitschrift mag speziell interessieren, daß schweizerische Forschung und Darstellung, abgesehen von dem einen Jakob Burckhardt, für Brandi gar nicht, für Graf nur in dürftigsten Andeutungen existiert. — Der Druck der 2. Auflage ist unsorgfältig. Bis S. 20 habe ich gegen zwanzig Druckfehler festgestellt und dann die Zählung aufgegeben. Im Literaturverzeichnis fehlt nicht nur die schweizerische J. Burckhardt-Literatur, sondern auch W. Kaegis Michelet-Buch von 1936, und Ed. Fueters grundlegendes Werk erscheint als «neue» (statt «neuere») Historiographie, Sandrart als Sandrad.

Eduard Vischer

MELCHIOR SOODER, *Bienen und Bienenhalten in der Schweiz*. Buchdruckerei G. Krebs Verlagsbuchhandlung AG, Basel 1952. 341 S., mit 23 Taf. und 23 Abb. — De tout temps, l'homme s'est intéressé à la vie des abeilles, soit pour en étudier les mœurs, soit pour en tirer un profit immédiat. Non seulement les anciens en ont laissé de nombreux témoignages, mais un dessin de la grotte de Cuevas da Arana (Valencia) montre que nos lointains ancêtres appréciaient déjà le miel.

Dans son ouvrage, M. Melchior Sooder donne les résultats d'une enquête patiente et minutieuse, poursuivie au cours de longues années, sur les différentes manières d'élever les abeilles en Suisse, de construire ruches et ruchers. A l'observation directe, il a joint de nombreux documents d'archives. C'est ainsi qu'il présente un tableau vivant et pittoresque des méthodes d'apiculture dans notre pays, aussi bien dans le passé qu'au temps présent. Son enquête l'a conduit en outre à étudier tout ce qui touche à l'élevage des abeilles. Il cite de nombreuses expressions dont la langue s'est enrichie, les croyances et coutumes où l'abeille joue un rôle, des proverbes savoureux, comme celui-ci, pris au hasard: «La mort d'une femme n'est pas une catastrophe, pourvu qu'on ait de la chance avec les abeilles». L'auteur n'ignore pas l'aspect économique de la question. Enfin, il consacre quelques pages pertinentes à ses illustres prédécesseurs. Ajoutons que de nombreuses illustrations rendent fort attrayant cet ouvrage, qui apporte une importante contribution à l'étude de notre folklore.

Paul Bonard

Schweizerische Industriegesellschaft Neuhausen am Rheinflall 1853—1953, Neuhausen am Rheinflall 1953, 369 S. — Firmengeschichten können wertvolle Beiträge zur Industriegeschichte eines Landes sein, wenn den Ver-

fassern rückhaltlos alle Akten aus den Archiven des Unternehmens zugänglich gemacht werden und wenn denselben größtmögliche Freiheit in der Gestaltung des Stoffes gelassen wird. Leider ist dies nicht allzu oft der Fall, sei es, weil die verantwortlichen Organe aus geschäftspolitischen oder anderen Gründen glauben, gewisse Entwicklungen verschweigen zu müssen, sei es, weil sie überhaupt kein Verständnis für den Wert einer lückenlosen Darstellung auf wissenschaftlicher Grundlage aufbringen. Um so größere Genugtuung wird man daher empfinden, wenn, wie in der vorliegenden Geschichte eines bedeutenden schweizerischen Unternehmens, die genannten Voraussetzungen voll und ganz vorhanden sind.

Die Geschäftsleitung der SIG hat sich für ihre Jubiläumsschrift die Mitarbeit bekannter Schweizer Volkswirtschaftler, Historiker und bestausgewiesener Fachleute zu sichern gewußt.

KARL SCHIB legt in den ersten Kapiteln des Buches dar, wie die wirtschaftliche Krise, die Schaffhausen während der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts heimsuchte und die sich nach dem Anschluß Badens an den deutschen Zollverein noch wesentlich verschärfte, zur Triebfeder für die Einführung einer neuen Industrie im nördlichsten Schweizerkanton wurde. Der beginnende Eisenbahnbau im Auslande und in der Schweiz ließ den kühnen Plan der Gründung der Schweizerischen Waggon-Fabrik in Neuhausen reifen, der 1853 durch den Kaufmann Friedrich Peyer im Hof, den Unternehmer Heinrich Moser und Heinrich Neher, einen Fachmann für die Eisenproduktion, verwirklicht wurde.

THEO KELLER schildert die Entwicklung des Unternehmens von der Gründung bis zur Gegenwart im Hinblick auf die eingetretenen Wandlungen in der verwendeten Triebkraft, in baulicher, fabrikationsstruktureller und konjunktureller Hinsicht, wobei seine Ausführungen über den Konjunkturverlauf von allgemeinem Interesse sind. Besondere Erwähnung verdienen sodann die Darlegungen Kellers über die Finanzierung des Unternehmens und seine Bedeutung für die Volkswirtschaft, weil man nur selten erschöpfende Auskunft über diese wichtigen Punkte erhält.

Von weiteren Mitverfassern werden ferner «die schicksalhafte Verknüpfung der SIG mit der Entwicklung des modernen Schienenverkehrs durch den Waggonbau», die Leistungen der zum Unternehmen gehörenden Waffenfabrik im Dienste der Landesverteidigung und die Entwicklung der Fabrikation von Packmaschinen beleuchtet. Das wohlgelungene und reich illustrierte Werk verdient das Interesse sowohl der Wirtschaftshistoriker als auch der Volkswirtschaftler.

Walter Bodmer